

Bonjour,

A toi l'inconnu(e) qui recevra cette lettre, je te raconterai ma rencontre avec ce lieu unique qu'est le camp de Rivesaltes... Je raconterai avec sincérité... mais il faudra que tu sâches dès le début que je n'ai aucune histoire ancienne, aucun lien avec le passé de ce lieu. Ma route ne le croisera qu'à la fin des années 90 ou début 2000, même de cela je n'en suis pas certaine. Ce dont je suis certaine c'est la première image que j'ai de ce lieu...

Je viens de Normandie plus exactement de Saint Clément à côté de la commune de Rancoudray dans la Manche. J'y ai passé une partie de mon enfance, j'ai sillonné les routes de campagne sur mon vélo et je n'ai jamais entendu parler à l'époque de camps d'internement, de gens enfermés car ils sont juifs ou nomades ou autres... Je me souviens de ma première rencontre avec les préjugés des autres. C'était dans la petite épicerie de Saint Clément, là où nous avions notre cantine, je devais avoir 10 ou 11 ans. Nous attendions tranquillement, lorsque deux enfants sont entrés, c'était des Romanichels comme nous les appelions alors. Ils venaient chaque année dans notre commune. La réaction de l'épicière m'a surprise, elle si gentille habituellement avec nous leur a dit sur un ton sans appel de sortir, en les soupçonnant de vouloir rentrer juste pour voler. C'est l'explication qu'elle a donné lorsqu'ils ont franchi la porte... Je m'en souviens encore plus de 30 ans plus tard, un malaise toujours aussi profond...

Dans la cour de récréation, je me souviens aussi de Nadia qui me racontait les fêtes foraines et je rêvais en l'écoutant...

Pourquoi ce retour en arrière ? Tout simplement parce que j'ai découvert bien plus tard, bien après ma rencontre avec Rivesaltes que sur la petite route que je sillonnais insouciant, il y avait un camp d'internement pour Tsiganes. En 1941, il y aura une cinquantaine de « nomades » internés, ils seront envoyés par la suite à Montreuil-Bellay et le silence et l'oubli se refermera sur le bocage de cette Normandie profonde, elle sait si bien garder les secrets... J'ai mis un temps fou pour le retrouver. J'ai demandé aux habitants souvent étonnés du village de Barenton, personne ne savait et enfin quelqu'un m'a indiqué une maison : « *Cette personne pourra vous dire où le trouver* ». Et en effet, pour le trouver il faut s'accrocher, il était perdu au bord d'une route, à proximité d'une forêt et à deux kilomètres seulement du village de Rancoudray... Au milieu d'un champ, perdue, une stèle toute simple et récente indiquait son emplacement :

« Les morts ne meurent pas quand ils descendent dans la tombe

Mais quand ils descendent dans l'oubli. »

Maurice Maeterlinck (cité de mémoire)

Texte de la stèle

« 11 avril 1941 - 8 octobre 1942

Ici, l'occupant nazi, avec la complicité des autorités de Vichy a fait interner des Tsiganes. Des enfants, des vieillards, des femmes et des hommes ont souffert.

Souvenons-nous, pour que rien de semblable ne survienne demain ! »

Comment en suis-je arrivée à ce lieu, moi qui ne connaissais pas l'existence des camps en France, moi qui étais passée à côté toute ma scolarité... Même devenue enseignante, ma curiosité m'a longtemps menée vers d'autres chemins. Peut-être est-ce en 1998, arrivée dans la région, découvrant les Corbières et passant régulièrement par cette petite route d'Opoul qu'un lieu atypique nous a interpellés ? Un lieu où le frisson est de mise, lugubre par son emprise spatiale, sa géométrie, sa tristesse infinie... Ma première image du camp, ce sont ces baraques d'un autre temps alignées le long d'une route magnifique.

Lorsque j'ai posé mes premières questions je n'ai eu aucune réponse, rien qui ne m'ait poussée à m'arrêter... Et puis un jour dans une bibliothèque, un livre par son titre, vous arrête, vous intrigue, d'autant que la photographie vous rappelle quelque chose... La rencontre décisive a été pour moi ce livre nommé *L'Archipel du mépris* de Joël Mettay.

Ma claque, ma révolte, mon incompréhension.

Mais ce qui m'a poussée à y emmener mes élèves a été *Le journal de Rivesaltes*, écrit jour après jour par cette infirmière admirable entre 1941/1942. À l'époque j'ai téléphoné à la Mairie de Rivesaltes, comme une touriste qui demande les heures d'ouverture d'un lieu et, là, stupéfaction, on me dit « qu'il n'y a rien à visiter ». Ce rien m'a rappelé d'autres expériences et je me suis dit à ce moment là qu'il fallait y aller avec les élèves pour comprendre, apprendre...

Suite à cette découverte, je n'ai cessé d'arpenter ce lieu avec mes classes mais depuis quelques temps l'émotion suscitée par le lieu n'y est plus pour certains... Est-ce parce que nous ne pouvons plus mesurer l'étendue silencieuse de nos pas ? Est-ce parce que nous ne pouvons plus nous arrêter devant des vestiges témoins d'un passé et porteurs de messages ? Ou tout simplement est-ce parce que nos élèves ne sont plus les mêmes, ce passé est-il trop loin ? Ou que je n'arrive plus à faire passer le message ? Ou que le lieu a changé ? Cette année une élève m'a dit pour la première fois « *Je ne ressens rien Madame* ». Comme pour s'excuser... Je ne sais plus sur le moment ce que je lui ai répondu, mais certainement que les tractopelles y étaient pour quelque chose et certainement les bruits de ces gros engins ont interféré... et peut-être ce que je lui ai répondu était ceci - en plus simple : « *Tu es là aujourd'hui pour comprendre ce patrimoine qui t'appartient afin qu'un jour tu puisses le partager avec tes proches et le préserver. C'est une page d'Histoire et nous travaillons aujourd'hui hors les murs d'une salle de classe* ».

Rivesaltes est un lieu d'absences, de présence d'absences, de silence, de bruit silencieux que l'on cherche à comprendre par la marche, par l'écoute, par le regard, par les sens multiples. C'est un lieu qui fait partie d'une tranche de ma vie, j'y ai fait des rencontres de belles et merveilleuses personnes. Il est source d'inspiration pour l'enseignante que je suis. Il traverse toute la terrible histoire du XXème siècle...

Il faut se perdre dans cet espace démesuré... pour en saisir l'infinie démesure de la solitude, pour que la peur grimpe au plus profond de soi, comme une peur atavique insaisissable, incompréhensible... Je me souviens encore de ce moment, seule, après une visite avec des Lycéens. C'était au mois d'avril ou mai. J'ai voulu arpenter ce lieu, à l'époque on pouvait encore circuler librement, aucun grillage, aucun panneau. Au début ce silence paisible, le soleil qui écrase les

couleurs, l'odeur du thym qui vous accompagne et les murs écroulés des baraques et puis, peu à peu, cette sensation d'être seule au milieu de nulle part, cette solitude et l'envie irrépressible d'échapper à l'étreinte de ce silence, de retrouver les autres, les vivants, la vie...

C'est un lieu et je ne comprends pas pourquoi son abstraction/attraction est si forte, pourquoi mon chemin à croisé ce lieu et depuis, ma route suit un chemin parallèle...

Je terminerai cette lettre sur ces dernières pensées ... et sur un petit rêve... qu'un jour Rivesaltes permette au petit camp de Barenton d'exister plus fort et aide ce village à retrouver sa Mémoire et son Histoire...

Merci à toi d'avoir lu ces lignes ... ☺

Nathalie

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com